

09



# LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 12

1901 — 1902

Les grands distillateurs du Caucase



Klar, photog.

David Zachariévitch Saradjeff

## Les Géorgiennes

Brunes ou blondes, les femmes purement grousiennes, c'est-à-dire les Géorgiennes du Kartli, de Somkhétie, de Kakhétie, du Samstké, ne méritent pas leur réputation de beauté. Au contraire, les Géorgiennes d'Iméréthie, de Mingrélie et de Gourie sont presque toutes jolies. Des cheveux abondants, séparés en bandeaux, encadrent d'abord par deux grosses boucles l'ovale de la figure et tombent ensuite sur les épaules en tresses un peu filandreuses; des yeux largement ouverts, avec des cils assez longs et assez épais pour pro-



jecter une ombre sur les joues, brillent sous un sourcil peu arqué; le nez aquilin, l'oreille bien attachée. En général, le teint est fiévreux. La bouche laisse voir des dents régulières, et se termine aux deux coins par un léger pli qui donne au visage une certaine expression de dédain; le sourire est charmant. Grandes, la poitrine haute, les hanches développées et prononcées, elles portent le buste très droit. Le bras est joli, la main fine et elles en prennent grand soin, les gestes et la mimique étant l'accompagnement de chaque

parole; la voix est douce et s'élève rarement, le bon ton consistant à parler bas. Cachant toujours leurs pieds qu'elles ont petits, nonchalantes, dès qu'elles se lèvent elle ont la souplesse des espèces félines comme elles en ont la grâce ondoyante. Elles excellent dans l'art de faire les révérences, s'embrassent sur l'épaule en se serrant la main. Coquettes, le fard joue un rôle important dans leur toilette; elles se parfument et se maquillent. Presque toutes sont de tempérament froid et lymphatique, et leur cœur endormi est rarement de moitié dans leurs abondons.

L'ancien et élégant costume des femmes géorgiennes tend à disparaître peu à peu, le démon des modes parisiennes se faufile partout et faisant perdre le cachet national et original. Comme vêtement: une robe à longue traîne qu'on ne relève jamais, quelque temps qu'il fasse; sur la tête, soit un simple voile blanc, soit un *tavsakravi*, sorte de tortil de baron formé d'un bandeau de velours brodé, d'où s'échappe un carré de mousseline qui, passant derrière l'oreille, entoure le bas du visage et se rejette derrière l'épaule. Les robes, de couleurs éclatantes, à manches ouvertes, laissant apercevoir la *kaba*, vêtement de dessous en soie, sont serrées à la taille par un large ruban brodé qui retombe devant en longs bouts flottants, ou par une ceinture d'argent niellé. En hiver, un surtout de velours, à manches pendantes, garni de fourrures, orné sur la poitrine de brandebourgs.

Une Géorgienne sort rarement avec son mari, et celui-ci ne lui donne pas le bras dehors. Une femme qui serait marchande et qui se tiendrait derrière un comptoir serait huée et conspuée. Aux réceptions, aux fêtes, les femmes font bande à part et se mêlent peu aux hommes.



Avec la façon dont se font les mariages, c'est plutôt intérêt d'argent qu'affaire d'inclination et de sympathie qui rapproche les deux époux. Dans le choix de son fiancé, la fille,

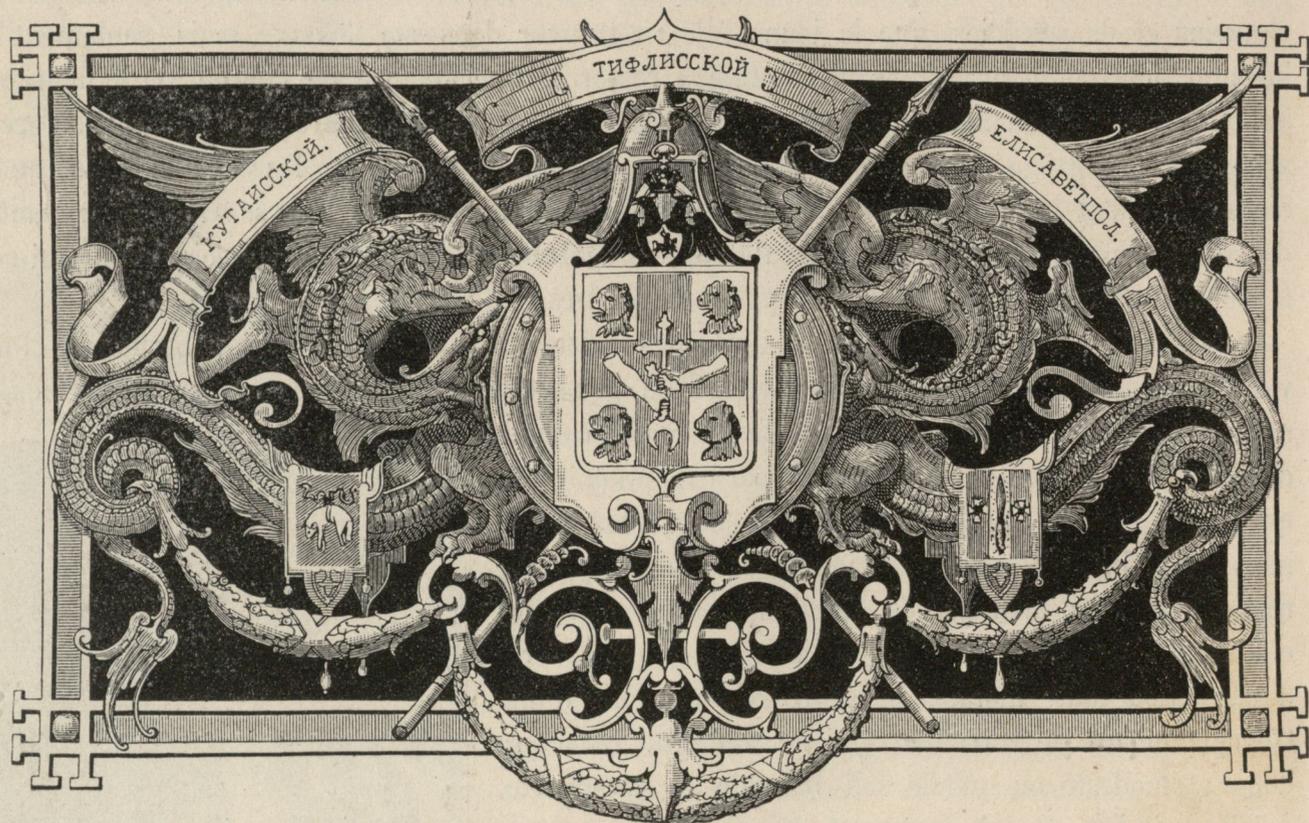
n'ayant pas voix au chapitre, doit se soumettre docilement à la volonté paternelle. Ce n'est pas une compagne que l'homme recherche, mais un appoint utile pour augmenter sa fortune personnelle ou faire une spéculation lucrative. Ce n'est pas un soutien, un confident de ses chagrins et de ses joies, que la jeune fille va trouver dans son époux, mais seulement un inconnu plus ou moins séduisant, destiné à resserrer une alliance de famille, ou le libérateur indifférent qui l'arrachera à la triste vie de la maison. Quand l'heure de la désillusion arrive avec tout le cortège de incompatibilités de caractères et de goûts, les tiraillements quotidiens aigrissent les rapports; les fautes se commettent sans entraîner de séparations bruyantes, de scènes violentes, et les enfants subissent le contre-coup des infidélités réciproques qui sont le dénouement fréquent de ces unions malheureuses.

La triste condition des femmes indigènes contribue pour beaucoup à l'absence de toute vie de société. N'ayant à leur disposition que peu de moyens de développer leurs facultés naturelles, elles restent au-dessous des hommes comme des êtres inférieurs. Il se peut que, par exception, quelques-unes d'entre elles, intelligentes et énergiques, prennent en main, au grand avantage de leur mari, la direction de leur ménage, de manière à être en fait les chefs véritables de la famille, mais c'est là une sorte d'usurpation toute morale. Le seul droit reconnu d'une Géorgienne est de travailler. Qu'elle soit d'un caractère doux et modeste ou qu'elle soit bavarde et médisante, qu'elle soit honnête ou légère et d'une conscience peu délicate, son sort est le même: c'est à elle à se garantir du péril de mourir de faim; son plus grand mérite, en même temps que son principal devoir, c'est de donner des enfants à son mari.

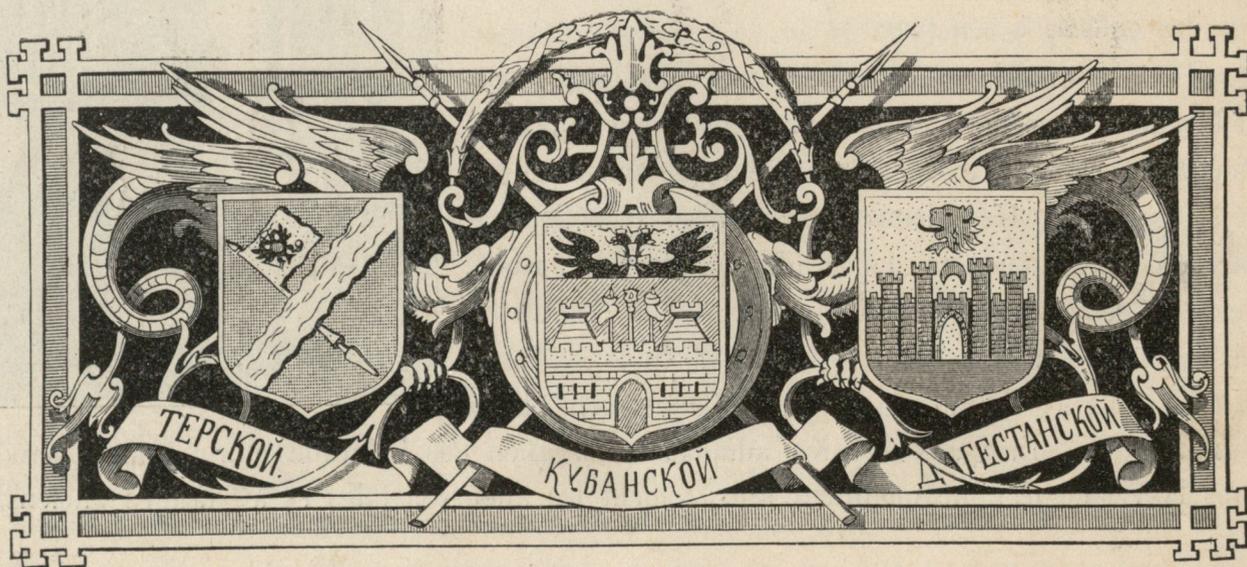
Depuis que la Géorgie est une province russe, l'éducation européenne, qui se propage peu à peu, commence cependant à exercer une heureuse influence, et, déjà, plus d'une Géorgienne peut rivaliser dans les salons de Tiflis avec les dames de l'aristocratie russe. Cette influence de la civilisation slave, dont l'action a ici un côté politique, se fait sentir de plus en plus, surtout dans les hautes classes de la population et au voisinage des principaux centres administratifs. Bien des habitudes européennes introduites dans la vie domestique modifient sensiblement les mœurs natales et les usages anciens.



Les armes du Caucase



Koutaïs, Tiflis, Élisabethpol



Térek, Kouban, Daghestan

## L'ARMÉNIE RUSSE ET LES ARMÉNIENS\*

L'Arménie est une des contrées de notre continent qui a joué un des plus grands rôles dans l'histoire. Elle fut le berceau des plus vieilles traditions de notre race, et, durant l'époque de la puissance romaine, elle figura souvent d'une manière éminente dans les événements qui agitèrent le monde. Aujourd'hui l'Arménie n'a plus d'existence politique. Elle n'est plus un Etat ayant sa vie propre parmi les nationalités de l'Asie. Puissante et redoutée au temps de sa première monarchie, l'Arménie s'affaiblit par les vices de sa constitution féodale et par ses dissensions qui la livrèrent à la merci des ambitions étrangères. Les grands Etats dont elle était entourée l'asservirent ou la démembrement. Depuis quatorze siècles l'Arménie a été tour à tour persane et grecque, arabe et tartare; aujourd'hui elle est divisée entre la Russie, la Turquie et la Perse.

Il y a eu en Arménie tant de causes de mélanges et de croisements, que la pureté des types individuels y reste toujours entachée de doute. On a pensé avec raison que la colonie d'Astrakhan devait présenter sous ce rapport une plus grande sécurité. Les Arméniens réfugiés à Astrakhan depuis l'époque de leur émigration d'Ani, au XIV<sup>e</sup> siècle, s'y sont trouvés entourés de populations sauvages et musulmanes; isolés ainsi, pendant plusieurs siècles, de tout contact étranger, ils ont pu conserver leur type national sinon dans la forme primitive, du moins telle qu'elle existait sous les premiers Mongols.

En Transcaucasie, les Arméniens sont de haute taille, assez bien faits, mais enclins à l'obésité. Une épaisse chevelure brune couvre leur tête. Les yeux noirs, grands, mais beaucoup plus encaissés dans l'orbite que chez les Persans, semblent doux, presque mélancoliques. Le front est bas, le nez, presque sans exception, est très proéminent, très aquilin et d'une grande longueur. L'ovale du visage est plus arrondi que celui des Géorgiens; les traits sont aussi d'ordinaire plus forts; le cou plus gros et plus court. La peau, assez fine chez les jeunes individus, est très sujette à devenir, avec l'âge, jaunâtre et couperosée chez les hommes comme chez les femmes. Fort tranquilles de leur nature, dans la vie ordinaire aucun Arménien n'est armé, tandis que le costume des Géorgiens, surtout dans le bassin du Rion, se complète par tout un arsenal de pistolets, de sabres et de poignards. Ainsi se révèle d'une manière frappante le contraste des caractères nationaux. Mais précisément l'homme désarmé, le résigné, le pacifique, est celui qui a su le mieux sauvegarder sa liberté; il ne reconnaît point de nobles, choisit librement ses chefs, et de tout temps, il a su se soustraire à la dure condition de serf qui fut le partage de la plupart des Géorgiens.

Assez ignorants, en général, les Arméniens font preuve d'une intelligence naturelle extrême, et, quand l'occasion d'étudier se présente à eux, ils s'instruisent avec une étonnante rapidité; ils dépassent même les Slaves par la merveilleuse facilité qu'ils ont d'apprendre et de parler les langues. L'Arménien a son intelligence dans la tête tandis que le Géorgien l'a seulement dans le regard. Les Arméniens exercent en Russie, et par conséquent dans toute la Caucasic, une influence considérable, due à leur intelligence, à leur pratique des langues, à leur souplesse, souvent aussi à leur esprit d'intrigue, au talent remarquable qu'ils ont à pénétrer dans le monde des fonctionnaires. On sait combien large est la part de domination que les Haïkanes ont prise à Constantinople sous le nom de leurs maîtres Osmanlis. A St-Petersbourg ils ont commencé aussi à jouer leur rôle, analogue à celui que les ingénieux Italiens ont fréquemment exercé en France. Dans la Transcaucasie même, ils essayent d'accaparer peu à peu le sol; comme propriétaires ils empiètent constamment sur leurs voisins les Tartares.

Malgré leur perpétuel contact, les Géorgiens montrent pour les Arméniens de l'aversion et un peu de mépris. D'anciennes guerres où les Géorgiens furent moins souvent vainqueurs que vaincus peuvent expliquer cette haine nationale encore augmentée par la différence radicale des mœurs, des goûts et des habitudes. Le Géorgien, avec la rudesse et l'ignorance

\* D'après Vivien de Saint-Martin, Dulaurier, Chardin, Charles Texier, Dubois de Montpéreux, Brosset, Elisée Reclus.



du soldat, en a aussi la franchise et l'abandon; pacifique par inclination et par intérêt, presque exclusivement adonné au commerce, l'Arménien en a dû contracter les habitudes de stricte économie et peut-être aussi de duplicité profondément antipathiques au caractère ouvert, libéral et hospitalier du Géorgien. Gens de tous métiers, pourvu qu'ils soient rémunérateurs, les Arméniens sont poussés par leurs aptitudes naturelles vers le négoce et la banque; grâce à leur esprit de parcimonie, ils réussissent souvent à accumuler d'assez grosses fortunes. Qu'il soit employé, fonctionnaire, banquier, prêteur sur gages, l'Arménien n'a qu'un objectif: l'argent. Il a parfaitement saisi que c'est la grande puissance qui domine la société moderne, et tous tendent leurs efforts vers ce but qu'ils poursuivent sans relâche; aussi n'y a-t-il que peu de juifs au Caucase, les Arméniens rendant la présence de ces derniers inutile. Par leur travail et leur esprit de suite, les Arméniens s'enrichissent tandis que les Géorgiens s'appauvrissent, pour la plupart du moins. Une réaction cependant notable est à constater depuis les faillites de quelques grands capitalistes de Tiflis. Ce sont de petites banques géorgiennes qui sont devenues propriétaires de quelques terrains et d'immeubles qui deviendront productifs dès qu'on saura en tirer suffisamment parti.

En résumé, si l'on s'accorde à reconnaître dans les Géorgiens une certaine supériorité morale sur les Arméniens, il est incontestable aussi que ces derniers l'emportent par la finesse et par une plus grande instruction. Au fond, ces deux races si différentes, assez hostiles l'une à l'autre, se mélangent peu. De temps à autre, quelque prince géorgien ruiné cherche à améliorer ses finances en épousant la fille de quelque riche Arménien. Cette absence de fusion est regrettable, car le croisement des deux races produirait une descendance que la combinaison des qualités et des habitudes héréditaires de l'une et de l'autre devrait douer supérieurement.

Du reste, au Caucase, comme dans presque toutes les contrées qu'ils habitent, les Arméniens se tiennent assez soigneusement à l'écart des hommes d'autre race et d'autre langue. Ils sont comme murés dans leur vie de famille. Ils pratiquent encore les mœurs du patriarcat. Le grand-père commande; les enfants, les gendres et les petits-enfants obéissent. Les soins du ménage incombent aux femmes, dont la vie se passe à servir leur mari et à élever leurs enfants. Les mariages sont pour la plupart d'une merveilleuse fécondité. Beaucoup de femmes ont à trente ans une huitaine d'enfants et il est peu de ménages où l'on ne compte quatre ou cinq garçons et filles. Ces nombreuses familles ne sont point un fardeau. Les filles se marient sans dot, et les garçons devant gagner leur vie dès la quatorzième année, ne restent pas longtemps à charge. Le respect des parents est poussé plus loin peut-être que partout ailleurs. Les jeunes gens ne sont pas consultés sur le choix de la femme qu'ils doivent épouser; l'usage est de laisser au père et à la mère le soin de la trouver.

Le nombre des habitations souterraines, dont Xénophon parlait déjà avec étonnement, est encore considérable, sinon dans les villes, du moins dans les campagnes. La plupart des villages sont bâtis au bord des routes, à la pente des collines, de façon que le toit est de niveau avec la chaussée; il résulte de là que l'on peut passer à côté d'un village sans en soupçonner l'existence, l'hiver surtout quand la neige couvre la campagne. La pauvreté de l'intérieur de ces maisons répond à leur triste apparence. Elles n'ont qu'une seule chambre au fond de laquelle sont l'étable et l'écurie. La famille vit sur une sorte d'estrade bordée de sofas grossiers, à la fois sièges et lits. Dans un angle est pratiqué un étroit foyer; les aliments y sont cuits au moyen du *rézek*, combustible animal dont l'odeur trahit l'origine; la fumée s'échappe par une ouverture au plafond. L'aspect des petites villes ne diffère guère de celui des villages, si ce n'est qu'elles couvrent un espace plus considérable, et que les constructions et les jardins sont entourés d'un mur en pisé qui les cache entièrement à la vue. Les terrasses du même îlot de maisons se trouvent à peu près au même niveau; il est souvent plus facile de cheminer sur les toits que par les rues.

L'Eglise arménienne professe, comme les Eglises grecque et latine, le dogme des deux natures, des deux volontés et des deux opérations en J.-C. Une ambiguïté dans les termes de leur idiome employés pour définir la coexistence et la corrélation des deux natures de l'Homme-Dieu a causé la méprise dans laquelle on est tombé en disant que les Arméniens ont embrassé le *monophysisme* tel que l'ont enseigné Eutychès, archimandrite de Constan-



tinople, et ses adhérents Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et Jacques Baradée dit Zanzale qui ne reconnaissent en J.-C. qu'une seule nature la nature divine. Quant aux grands dogmes de l'Eglise, tels que la Trinité, la Rédemption, etc., l'Eglise arménienne admet pour règle de sa foi le symbole du concile de Nicée. Elle invoque les saints, tient en honneur les vœux monastiques, prescrit de longues prières et de rigoureuses abstinences. Elle ne regarde le baptême comme valable que lorsqu'il a été administré par immersion. Les Mékhitaristes de Venise et un grand nombre d'Arméniens vivant en dehors de la Transcaucasie et de la Turquie appartiennent au rite des Arméniens unis qui se rattachent à l'église catholique-romaine.

Le peuple d'Arménie, christianisé au commencement du IV<sup>e</sup> siècle par Grégoire l'Illuminateur, est le premier qui se soit converti en masse; mais, en changeant de dieux, il ne perdit point ses traditions et ne modifia que peu à peu son culte; la transformation ne s'accomplit que lentement. Encore de nos jours, comme au temps de Zoroastre, on célèbre le feu divin; le jour de la fête annuelle un couple de nouveaux mariés embrase dans un bassin de cuivre tout ce que la terre bienfaisante produit de meilleur: fleurs de toute espèce, tiges de céréales en épis, pampres, branches de laurier. Dans tous les actes importants de la vie, on regarde vers le soleil, comme pour lui demander la force. Les fiancés tournent leur face vers lui en le prenant à témoin de leur amour; les malades lui demandent la santé; les mourants espèrent lui donner leur dernier regard, et c'est à ses rayons qu'on enterre les morts. Lors des grandes fêtes, les Arméniens amènent dans l'église ou sous des arbres sacrés des taureaux ou des béliers couronnés de fleurs et décorés de cierges allumés, puis ils les égorgent avec accompagnement de chants et de prières; c'est évidemment le sacrifice du dieu Mithra, légué par l'ancienne religion à la religion nouvelle.

La constitution du clergé arménien est hiérarchique. Au sommet se trouvent trois patriarches ayant le titre de *Catholicos* dont l'un, le plus honoré sinon le plus puissant, siège à Edchmiadzine. Le second réside à Sis en Cilicie; le troisième dans l'île d'Aghtamar au milieu du lac de Van; un quatrième, qui n'a que le titre de patriarche, est à Constantinople. Au-dessous d'eux est le corps très nombreux des évêques et des *vardapets* (archimandrites) qui, à leur tour, ont sous leur domination immédiate les diacres et les prêtres. Le mariage des prêtres est admis, mais seulement pour ces deux derniers ordres. Le *Catholicos* d'Edchmiadzine est élu par un conclave ecclésiastique et laïque, mais sa nomination doit être ratifiée par l'Empereur de Russie.

Lors de la conquête du pays par les Russes, de 1828 à 1830, environ 130,000 Arméniens de Perse et de Turquie vinrent s'établir, sous la protection des armées russes, dans les vallées de l'Araxe et de la Koura et remplacèrent les Kurdes et les Tatares qui, de leur côté, refluaient vers les contrées restées au pouvoir des mahométans. Pendant la guerre de 1877 et 1878, un phénomène analogue de double migration s'est accompli. Le district d'Ardaghan, dans la haute vallée de la Koura, et celui de Kars, dans le bassin de l'Araxe, se sont en grande partie dépeuplés de leurs habitants de foi musulmane, mais, en revanche, ils ont reçu des multitudes d'Arméniens. Ceux-ci venaient de tout le haut bassin de l'Euphrate et des bords du Tchorok, mais surtout du territoire que le traité de San-Stéfano avait attribué à la Russie. Sans doute, ce croisement d'exodes nationaux s'est compliqué de terribles drames, famines, épidémies, haines de religion, de races etc., mais, dans l'ensemble, les populations se sont réparties conformément à leurs affinités naturelles.

Aucune statistique précise n'a donné le nombre des Arméniens qui vivent en Asie Mineure sur le territoire mahométan, mais il est probable qu'ils sont moins nombreux que ceux du territoire russe. L'ensemble de la nation peut être évalué à plus de deux millions d'âmes.

Il est probable que l'élément sémitique a pris large part à la constitution du peuple arménien, car de nombreuses émigrations juives et même des transportations en masse ont eu lieu de Palestine en Arménie. Considérés d'une manière générale, les descendants de Haïk sont des Aryens se rattachant intimement aux Perses; mais les vicissitudes incessantes causées depuis quatre mille ans par les guerres, les conquêtes, etc., ont mêlé ces Aryens avec toutes les populations voisines, et les juifs notamment furent transportés en foule dans les montagnes d'Arménie comme captifs des conquérants assyriens. La race royale la plus fameuse qui régna sur le Hayasdan et la Géorgie, celle des Bagratides, tire



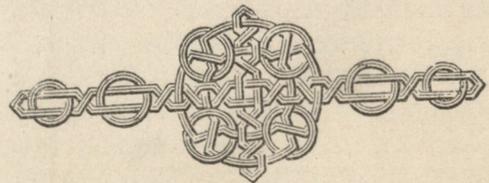
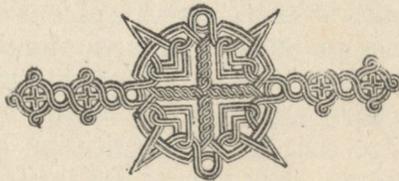
041135740

même son origine des juifs et fait remonter sa généalogie jusqu'à David le roi-prophète. Parmi les divers émigrants on cite aussi, comme ayant exercé une influence considérable sur la nation, cette tribu des Mamikonians qu'un prince de Dj-nasdan, c'est-à-dire de Chine, introduisit dans le Somkhet en Arménie, au III<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire. Les récits des chroniqueurs prouvent d'une manière évidente que la plupart de ces étrangers venus à la façon des Normands et des Varégues, comme chefs de guerre et combattant au service de l'ami ou de l'ennemi, appartenaient probablement à la même souche que les Tadjeks du bassin de l'Oxus.

Les désastres qui ont frappé l'Arménie dans son unité nationale l'ont atteinte également dans son organisation sociale. La nation tout entière était autrefois enveloppée dans les liens d'une forte hiérarchie; organisation vicieuse si la hiérarchie se transformant en féodalité, affaiblit ou annule l'autorité centrale, mais qui n'en recèle pas moins des éléments de puissance et de grandeur. Tous ces éléments ont été détruits ou se sont graduellement éteints depuis le morcellement de la monarchie de Haïk. L'antique noblesse arménienne, jadis si fière et si puissante, est à peu près complètement éteinte. Il y a à Tiflis deux familles qu'on dit issues des Artzrouniks et des Mamikonians; mais on n'en cite nulle part aucune autre qui se rattache aux vieux noms historiques de la nation. Aucun Arménien ne garde souvenir d'avoir appartenu autrefois à l'aristocratie nationale. Une seule province fait exception sous ce rapport, c'est le *Siounik*. Dans ces profondes vallées qui confinent au Karabagh, et que la nature des lieux a défendues jusqu'à un certain point contre les invasions étrangères, le *Siounik* a gardé quelques débris de l'ancienne nationalité. Là, les nobles sont encore nombreux, quoique pauvres.

Depuis des siècles, les Arméniens sont répandus dans tout le monde oriental. Dès le XI<sup>e</sup> siècle ils émigrèrent en foule et on les vit pénétrer en Russie, en Pologne, en Galicie, etc. Actuellement on les trouve dans toutes les grandes villes de commerce, de Londres à Singapore et à Shanghai, et partout nombre des leurs font partie des négociants notables. Les Haïkanes ne le cèdent certainement pas aux Israélites en ténacité religieuse, en esprit de solidarité, en instincts mercantiles, en habileté commerciale; mais ils sont moins aventureux, et tandis que l'on rencontre jusqu'au bout du monde des juifs isolés, soutenant sans faiblir le combat de la vie, les Arméniens ne s'avancent que groupés en communautés solides. En outre, la majorité des Arméniens restés dans leur pays d'origine est loin d'éprouver la même aversion que les juifs pour le travail de la terre; en plusieurs districts de la Transcaucasie les paysans sont de race arménienne. Ailleurs, comme dans certains villages du Karabagh, les habitants vivent de l'émigration temporaire comme maçons et charpentiers. En aucun pays du monde on ne voit les juifs gagner leur vie de cette manière.

## L'ART DÉCORATIF AU CAUCASE



Ornements composés et gravés par Tatichvili

## Gustave Ivanovitch Raddé

Gustave Ivanovitch Raddé, directeur du Musée de Tiflis, est mort le 3 Mars, à l'âge de 72 ans. Né en Allemagne, et resté toujours allemand de caractère, de mœurs et d'habitudes, il était arrivé en Russie en 1852 comme simple pharmacien, et s'était établi en Crimée chez le botaniste Stéven. En 1855, il fut attaché en qualité de naturaliste à l'expédition envoyée pour explorer la Sibérie orientale. En 1860, à son retour, il entra au service de l'Académie des sciences et du Musée zoologique, et mit en ordre les collections rapportées de son voyage. En 1863, il vint au Caucase comme adjoint du directeur de l'Observatoire physique de Tiflis, et, en 1865, il fut nommé directeur du Musée fondé par ordre de S. A. I. le Grand-Duc Michel Nicolaïévitch. C'est à l'organisation et au développement de ce Musée que Raddé a



voué sa vie. C'était un travailleur. S'occupant de recherches géographiques, ethnographiques, etc., il a écrit et signé un grand nombre de livres, de brochures, d'articles sur le Caucase et ses richesses naturelles, qui ne sont pas tous de lui, mais dus à de complaisantes collaborations. En ces dernières années, il consacrait tout son temps au catalogue raisonné de ce Musée, ouvrage considérable dont la mort ne lui a pas permis de surveiller l'impression et dont les quatre premiers volumes seulement ont paru (zoologie, géologie, botanique, archéologie). Membre de Sociétés savantes et de géographie, Raddé avait reçu une foule de distinctions honorifiques, décorations, médailles, diplômes etc. Appuyé chaudement, protégé généreusement par de hautes personnalités russes, il avait su rendre sa vie fort douce et fort facile. Sa perte sera regrettée de tous ceux qui s'intéressent au Caucase.

## Les artistes du Théâtre géorgien

Les biographies sont, en général, assez ennuyeuses à écrire, mais le journalisme a quelquefois de bonnes fortunes: c'en est une pour moi que de consacrer ici quelques lignes à une personnalité qui n'est pas banale, pour laquelle je professe une vieille amitié, et à qui le public n'a ménagé ni les encouragements au début, ni les applaudissements et les ovations plus tard.

Saparova Abachidzé est une des deux doyennes de la troupe géorgienne; elle a 22 ans d'honorables services. Après avoir partagé avec ses camarades les vicissitudes des commencements du petit théâtre inauguré par le prince Vorontzoff, elle voit aujourd'hui ce théâtre grandi, prospère, et c'est en partie grâce à elle que cette prospérité est venue. Elle a figuré dans presque toutes les pièces du répertoire; elle n'a compté que des succès. Sa carrière a été douce et heureuse.

Née en 1856 à Signak, en Kakhétie, elle aborda la scène en 1879. La même année, elle épousait Basile Abachidzé dont elle eut une fille Tasso.

Longue serait la liste de tous les rôles qu'elle a successivement remplis dans *Divorçons*, *Les deux Orphelines*, *Tchoudak*, *Chez l'avocat*, *Katabala*, etc. etc. Elle a joué les ingénues, les travestis, les comiques et s'est essayée dans le drame. Le portrait que je reproduis, et qui date de quelques années, la représente dans *Samchablo*, (*Patrie* de V. Sardou), adaptée par le prince David Eristoff à un épisode de l'histoire de la Géorgie pendant la domination musulmane.

Toute gracieuse, petite de taille, un peu forte, Saparova a une tête charmante, de beaux yeux très vivants quand ils s'animent, et une bouche très riieuse quand elle veut rire. Connaissant les effets de scène, jouant avec naturel, chaleur, espièglerie, elle a, sur les planches qu'elle brûle, une extraordinaire volubilité de diction.

— Fille de Basile Abachidzé et de Saparova, Tasso est née et a grandi au milieu d'artistes, et eut de bonne heure la vocation du théâtre qu'elle aimait passionnément. Je me la rappelle enfant, assistant en spectatrice aux représentations géorgiennes, suivant avec une attention et un sérieux imperturbables les péripéties de la pièce qui se jouait. Elle manifestait par un léger plissement des narines, une petite moue, un sourire ébauché, un pétilllement des yeux, un battement de paupières, les impressions d'une „fillette très sage et qui devait se tenir bien dans sa stalle“. Puis, la toile baissée, je vois encore ses menottes potelées applaudir à tout rompre, ses deux petites jambes se trémousser, et tout son être frémir de joie et de plaisir. Il y a de cela.... ans! Elle doit s'en souvenir, et elle me pardonnera de lui rappeler ce que son voisin des fauteuils d'orchestre n'a pu oublier.

Son père et sa mère furent ses professeurs et ses modèles. Elle n'en pouvait souhaiter de meilleurs; leur tâche, du reste, était facile. L'élève, admirablement douée, quelque peu ambitieuse — dans la bonne acception du terme — c'est-à-dire ayant déjà l'amour-propre de vouloir réussir et de faire honneur au nom dont elle avait charge, joignait à une excellente



Saparova Abachidzé

mémoire un don extrême d'assimilation. Les leçons, à bâtons rompus, données par ses parents (qui n'étaient pas toujours de très bonne humeur), dans ce rez-de-chaussée de la rue Baronskaïa où le mobilier et les festins des Abachidzé étaient souvent des plus modestes, mais où l'accueil était toujours si cordial qu'on excusait tout et qu'on s'excusait soi-même d'en profiter, ne furent en somme que des conseils parfois un peu brusquement, parfois tendrement donnés. Avec le feu sacré, Tasso, dès sa naissance, avait reçu le baptême de la



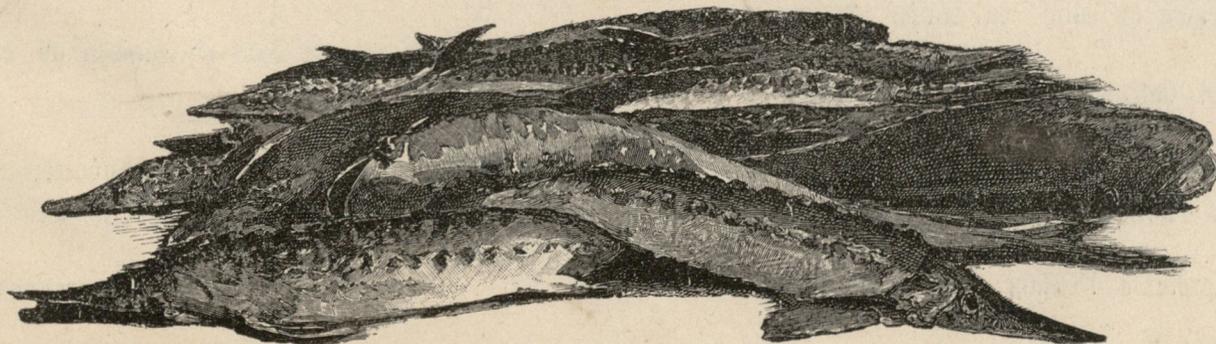
Tasso Abachidzé

rampe. C'est le théâtre géorgien, c'est la scène géorgienne qui furent pour elle le parrain choyé, la marraine cajolée.

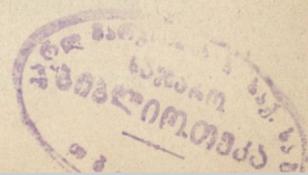
Possédant suffisamment la langue française, écolière platonique des théâtres parisiens, actrice très modernisée et de vif entrain, nerveuse, elle sait assouplir son talent aux rôles les plus différents. Mignonne, petite de taille, frêle, gracieuse, sans être jolie elle a deux grands yeux qui tantôt illuminent sa physionomie très mobile, tantôt éteignent sous leurs longs cils l'ironie d'une repartie ou le comique d'une situation.

J. M.

### Les pêcheries de la Koura



Esturgeons et saumons



## Proverbes arméniens

C'est la langue qui érige et qui démolit le monde.

\*

A chacun, sa plaie fait mal.

\*

Homme sans talent, langue longue.

\*

Si tu craches dans chaque puits, d'où boiras-tu de l'eau?

\*

Même une feuille ne tombe de l'arbre sans la volonté de Dieu.

\*

Peur fait courir plus vite âne que cheval.

\*

L'œil peut s'agrandir, il ne dépassera pas le sourcil.

\*

L'ours goûte au raisin, il en oublie les poires.

\*

Le glaive de Dieu coupe tard mais profondément.

\*

Au cheval donné on ne regarde pas les dents.

\*

Le loup a emporté une brebis; malheur à celui qui n'en a qu'une.

\*

Celui qui dit la vérité doit avoir toujours un cheval sellé.

\*

Pour jours noirs argent jaune.

\*

L'amphore vide est sonore.

\*

Le lion change de poil, il ne change pas de nature.

\*

Au dehors un saint, au dedans un Turc.

\*

Il aime tant les procès, qu'il en achète.

\*

Est-ce de la bonne plaisanterie que de ne pas dire à moitié vrai?

\*

Sous prétexte d'enfant, mère a bouche pleine.

\*

A l'arbre productif tête basse.

Pense d'abord, parle après; compte d'abord ton argent, ensuite dépense.

\*

Celui qui vole commet un crime; celui qui perd en commet mille.

\*

Il est en bateau et il cherche querelle au pilote.

\*

Il ne pleut pas aussi fort qu'il tonne.

\*

On ne confie pas une brebis à un loup.

\*

Ce qui est mangé la nuit est perdu.

\*

Le vin est le soutien des vieillards.

\*

Par amour du vin on lèche les murs du cabaret.

\*

Chat voleur n'attrape pas de souris.

\*

Bon entendeur à qui sait dire.

\*

Chacun tâche d'arroser son arbre.

\*

Quand pluie redouble, elle va cesser.

\*

Ton voisin est paisible; ta maison l'est.

\*

Au partageur il ne reste pas de part.

\*

Venus aveugles en ce monde, aveugles nous en partirons.

\*

Pierre en place est lourde.

\*

Un chien qui a apporté dans sa maison un os en emportera aussi.

\*

Il y a un jugement à venir; il y a une réponse à donner. (*c. à d.:* il y a une responsabilité).

Abgar Ioannissiany